

**EXPOSITION : LES DANSES MACABRES DE NAZANIN POUYANDEH**

Philippe Dagen / Le Monde / août 2019



« Les Pétroleuses » (2018), de Nazanin Pouyandeh. GALERIE SATOR

L'œuvre et la trajectoire de Nazanin Pouyandeh sont singulières et sans doute l'étrangeté de la seconde explique-t-elle pour partie celle de la première. Comme il s'agit de la première rétrospective d'ampleur en France de cette artiste encore trentenaire, elles n'en sont que plus vivement sensibles.

La surprise est encore accentuée par la disposition des lieux et leur histoire : l'ancienne morgue de la ville de Cannes (Alpes-Maritimes), une succession de salles et de galeries, les unes à angles droits, d'autres à voûtes, un labyrinthe. Ce serait peu de dire qu'en y pénétrant, on se trouve soudain dans un monde très différent de celui qui est à l'extérieur – palaces, Croisette, commerces de luxe et tutti quanti.

Dans ces espaces tortueux est présentée une cinquantaine d'œuvres datant de 2008 à 2019 : une majorité de peintures sur toile, quelques dessins de grand format, quelques autres qui ont été tracés par l'artiste sur le blanc des murs, masques africains qui dévisagent le visiteur comme des gardiens ou des juges. Ce sont les seules œuvres qui soient aisées à décrire. Les autres donnent à voir des scènes extrêmement diverses, qui ont deux points communs, contradictoires.

**III Lire aussi | Dali, Basquiat, Miro... Douze expositions à découvrir pendant vos vacances**

L'un est stylistique : Pouyandeh dessine et peint avec une maîtrise virtuose tout ce qu'elle veut faire apparaître, corps féminins et masculins nus, à demi nus ou habillés, créatures vraisemblables ou imaginées, animaux de tout genre, végétation européenne ou plus exotique, architectures intactes ou ruinées, paysages vastes ou étouffants.

Ce savoir-faire se fonde pour partie sur sa formation aux Beaux-Arts de Paris, pour partie sur ce qu'elle a gardé de la culture visuelle de son pays natal, l'Iran. Des allusions aux miniatures mogholes et, plus généralement, aux arts du Moyen-Orient et de l'Inde apparaissent en effet de temps en temps.

Dans tous les cas, la représentation est précise, et il n'y a aucune difficulté à reconnaître et à nommer les éléments de l'œuvre. C'est, comme on dit, de la peinture figurative.

## Trompe-l'œil et trompe-désir

Figurative de quoi ? Le second point commun, une fois ces éléments identifiés, est qu'il est le plus souvent impossible de les disposer dans l'ordre d'un récit cohérent ou selon une symbolique connue. L'œuvre est simultanément limpide et opaque.

Exemple : un paysage de ruines, rue encombrée de gravats, façades crevées sous un ciel gris. Un désastre, guerre ou séisme. Au centre, un groupe de femmes. En dépit des circonstances, elles sont très élégantes, pour la plupart, avec leurs robes à motifs follement compliqués, et aucune ne porte trace d'une blessure. L'une d'elles paraît désigner d'un geste ample quelque chose que l'on ne voit pas, à l'intérieur d'un édifice dont la porte est arrachée. Certaines ont des attitudes de stupeur ou de crainte, d'autres des gestes amoureux. D'autres encore semblent lutter entre elles.

Il n'y a aucune explication à cela, pas plus qu'au titre, *La Cité céleste*, que l'on suppose donné à la toile par antiphrase ou dérision. La toile étant de 2016, il est probable qu'elle fait allusion à la guerre en Syrie, à la destruction d'Alep, aux images de ses ruines transmises en Occident. Pour autant, il ne s'agit pas d'une œuvre de dénonciation explicite, comme il y en a tant dans l'art actuel. Ce serait plutôt une fantaisie contemporaine sur le thème de la danse macabre. La discordance est donc flagrante entre le sujet probable et ce que l'on a devant les yeux.

### La discordance est flagrante entre le sujet probable et ce que l'on a devant les yeux

Or cette discordance paraît le principe même de l'artiste. Quand on s'attend à une œuvre clairement politique et tragique, elle ne l'est pas. Il y a des incendies, mais on ne sait ce qui brûle ; des morts, mais on ne sait qui ni pourquoi.

Cette pratique de l'anomalie et de l'énigme se trouve appliquée à bien d'autres genres qu'à celui de la peinture – ou du film – d'histoire. Alors que la nudité des figures et leurs positions attirent du côté de l'érotisme, il apparaît parfois que ce que l'on a pris d'abord pour un corps n'est que l'image inachevée et inframince d'un corps en train d'être peint par une ou un artiste qui n'est lui-même qu'une représentation illusoire : trompe-l'œil et trompe-désir.

Il y a aussi les œuvres dans lesquelles un voile, un tatouage proliférant et absurde ou une attitude ostensiblement théâtrale font glisser le nu vers une forme de parodie ou de provocation. Il y a cette scène apparemment parfaitement paisible où, dans un paysage de pierres et de ruines, une délicieuse nymphe joue avec une tête féminine coupée, qui pourrait être la sienne ou celle de l'autre nymphe, aussi nue qu'elle, sur le dos de laquelle elle est assise ; et celles encore qui annoncent viols ou meurtres, mais où les visages sont parfaitement calmes et les personnages indifférents à ce qui semble sur le point de s'accomplir.



## Incongruités désagréables

Or, de telles scènes de sexe ou de violence, nous en sommes saturés : les écrans ne cessent de les montrer, dans tous leurs détails, sous tous les angles, en mouvement, en gros plan et en couleurs. C'est une banalité de rappeler que le monde actuel est celui de la visibilité absolue de tout, et particulièrement de ce qui, longtemps, ne fut pas montré : exhibitions de la souffrance, pornographies en tout genre. Images d'actualité et images de fiction associées et confondues, le spectacle est intégral et continu. Tout est simple et prévisible. Dans la peinture de Pouyandeh, tout est perturbé ou suspendu.



« Sans titre » (2018), de Nazanin Pouyandeh. Galerie Sator

Aussi regarde-t-on ses œuvres avec une attention retrouvée et minutieuse, qui rappelle celle avec laquelle on s'attache à une fantasmagorie de Bosch, Goya ou Ernst. Eux non plus n'ont peint ni des histoires faciles à suivre ni des allégories aisées à décrypter. Ils ont fait apparaître ce que l'on peut appeler, faute de mieux, de mauvais... de très mauvais rêves, pénétrants et inquiétants. Comme dans ces états oniriques, quelque chose qui ne va pas – mais vraiment pas – se décèle au bout de quelques secondes : quelque chose comme un ou plusieurs virus qui affectent progressivement la représentation, la ralentissent, y injectent des incongruités désagréables qui forcent à s'interroger.

Nazanin Pouyandeh est loin d'être la seule jeune artiste actuelle qui se saisit des imageries contemporaines pour les pervertir de l'intérieur, mais c'est plus souvent par la photographie ou la vidéo que l'opération s'accomplit. Elle, comme Tim Eitel ou Simon Pasiëka, le fait en peinture.

**Lire aussi : [Sélection galerie, Nazanin Pouyandeh chez Vincent Sator](#)**

Resterait à comprendre pourquoi, avec tant d'intensité, sans relâche même, à en juger par les dimensions et le nombre des œuvres rassemblées. Un élément, qui ne suffit pas à tout élucider mais ne peut être ignoré, se trouve dans la vie de l'artiste. Alors qu'elle avait 17 ans, en 1998, son père, le traducteur et intellectuel Mohammad Jafar Pouyandeh, fut enlevé et exécuté durant une campagne de répression engagée par les plus radicaux des religieux du régime iranien. A la suite de ce meurtre politique, sa fille put quitter Téhéran pour Paris, où elle s'inscrivit aux Beaux-Arts. Face à ses toiles les plus glaçantes, dont aucune ne se réfère à ces faits, il est difficile de ne pas penser qu'y sont cependant inscrits, cryptés, invisibles le plus souvent, des signes de ce trauma.

¶ « La Tentation », Le Suquet des art(iste)s, à Cannes (Alpes-Maritimes).  
Jusqu'au 3 novembre, du mardi au vendredi de 13 heures à 17 heures,  
samedi et dimanche de 10 heures à 13 heures et de 14 heures à  
18 heures. Entrée libre.